

Comme, de retour au foyer paternel, après de longues années d'absence, l'homme croit retrouver, dans les éclaircies des souvenirs, les douces images de son enfance, au son de cette musique étrange, à laquelle moi aussi je fournissais une note perdue, il me semblait voir revivre autour de moi les générations éteintes des vieux Bretons ; et ma pensée errait avec leurs fantômes, dans les sentiers des landes, autour des dolmens fatidiques, à l'ombre des grands chênes d'Arvor.

Je me sentais prêt à leur demander s'ils me reconnaissaient, s'ils reconnaissaient l'enfant depuis si longtemps enlevé à la famille, depuis si longtemps disparu de la ruche paternelle !

Charme singulier des réminiscences anciennes, je me suis presque ému en évoquant dans ma mémoire cette soirée de la Saint-Jean passée dans cette vieille terre de Bretagne, sous cette atmosphère où l'on croit toujours entendre quelque lointain écho des grandioses ou pieuses légendes des temps abolis.

J'aime bien nos chants patriotiques de la Saint-Jean-Baptiste, les acclamations populaires soulevées par nos orateurs, les tambours battant aux champs, les fanfares joyeuses qui marquent le pas de nos processions défilant dans nos rues drapeaux et bannières au vent ; mais rien de tout cela ne saurait me faire oublier la voix mystérieuse des grandes bassines d'airain chantant leur étrange mélodie sur les collines de Bretagne, dans la nuit de la Saint-Jean.

## II

### A L'ÉCOLE

À propos d'orthographe, j'ai déjà présenté deux de mes maîtres d'école à mes lecteurs. Je renonce à présenter les autres : ils s'appellent légion.

En fait de maîtres et de maîtresses d'école je puis dire que j'en ai eu de toutes les couleurs — je pourrais presque dire de toutes les nations.

Le premier s'appelait Buchanan ; c'est lui qui m'a enseigné mes lettres — en anglais, cela va sans dire... quand on s'appelle Buchanan...

J'appris mes lettres en français d'une petite cousine à moi, qui me jetait dans des accès d'hilarité folle en me révélant le son de certaines lettres dans ma langue maternelle. Le K, par exemple, me renversait : ce fut à la longue seulement que je pus me faire à l'idée qu'un *ke* pouvait faire un *ka*. Je tenais mordicus au *ke*.

Quand j'eus atteint ma dixième année, ma famille avait changé de canton, et je fus confié aux soins de M. Napoléon Lacasse, qui fut plus tard un des principaux professeurs de l'École Normale de Québec, — un instituteur digne de ce nom, celui-là.

Par parenthèse j'eus, à son école, pour voisin de pupitre, un camarade bien sage et bien laborieux qui s'appelait Louis-Nazaire Bégin. Ce camarade des anciens jours a fait son chemin, paraît-il, car je l'ai vu, depuis, qui officiait pontificalement comme archevêque dans la cathédrale de Québec.

Mais jusque là, si mes professeurs, avaient été remarquables par leur quantité, ils n'avaient guère brillé par la qualité.

Je puis leur rendre cette justice, cependant, qu'ils savaient tous lire... à peu près.

Une autre chose qu'ils avaient en commun, c'était l'amour du martinet — un instrument éducateur que les uns appelaient une *ferule*, d'autres une *garcette*, un *verdetto*, que sais-je, mais que tous paraissaient s'accorder à considérer, comme l'insigne de leur dignité d'abord, ensuite comme le principal facteur pour la diffusion du savoir et de l'instruction parmi la jeunesse.

Un alphabet, un cahier, une ardoise avec son crayon avaient bien leur utilité, si vous voulez ; mais le martinet, voilà ! c'était l'article, l'agent instructif et moralisateur par excellence, la première chose qu'on apercevait en entrant dans le sanctuaire de nos études.

Comme chaque maître (ou chaque maîtresse) avait le sien, ils ne se ressemblaient pas tous ; il y en avait de longs, de courts, de larges, d'étroits, de minces, d'épais — mais tous étaient assez intéressants quand

même pour tenir une place respectable dans nos préoccupations.

Quand le maître recevait son passeport pour aller distribuer le pain de l'intelligence sous d'autres cieus, le martinet disparaissait avec lui naturellement ; dame, c'était son gagne-pain, l'attribut de sa profession, et, suivant toute apparence, son principal article de bagage.

De sorte que, sitôt le successeur annoncé, c'était le nouveau martinet qui faisait l'objet de nos conjectures : sera-t-il dieu, table ou cuvette ? C'est-à-dire sera-t-il plus ou moins actif et redoutable par ses proportions !

Un seul de ces professeurs intermittents fit exception à la règle générale : il n'avait pas de martinet. C'était un Marseillais du nom de Chabrant que je ne sais quel vent de hasard avait échoué dans nos parages, et qui est mort ermite quelque part dans les townships de l'Est.

Le nouveau maître avait deux qualités spéciales : la première, à nos yeux, c'était de ne pas savoir un mot d'anglais, ce qui simplifiait considérablement nos efforts intellectuels ; la seconde, aux yeux du public, c'était de pouvoir enseigner à ses élèves le véritable *asseng* de la France !

Réforme complète, mes amis, jusque dans le nom des lettres. Un *b* pour lui c'était un *ben*. Nous avions jusque là prononcé *bé* n'est-ce pas, *f, j, n, p, v* ; tout cela était changé : il fallait dire un *ben*, un *feu*, un *jen*, un *neu*, un *peu*, un *veu*. Vous voyez d'ici pleuvoir les calembours.

Sans compter qu'il fallait voir aussi l'ahurissement de nos parents quand ils nous entendaient dire un *bang*, un *chaudrong*, et surtout un *peigne* pour un *pain*.

Qu'on ne soit pas surpris si je n'ai pas classé l'absence du martinet parmi les qualités qui distinguaient notre nouveau pédagogue. Il aurait plutôt fallu considérer cela comme un défaut, car il y avait à peine deux semaines que notre Marseillais était chargé de nous cultiver l'intelligence, qu'il avait déjà à moitié assommé trois des nôtres à coups de pieds et à coups de poings.

La satisfaction que nous avons éprouvée en constatant l'insolite lacune ne fut pas, en conséquence, de bien longue durée. Mais ce qui ne fut pas de longue durée non plus, heureusement, ce fut le séjour parmi nous du futur ermite.

Il fut remplacé par une maîtresse de l'ancienne façon — c'est-à-dire qui disait un *b* et non un *ben* — et, à notre satisfaction relative, le martinet traditionnel fit sa réapparition normale.

Nous avions failli, nouveaux Phocéens, fonder un petit Marseille en pleine Pointe-Lévi.

Bien que tous ces remarquables spécimens du professorat s'entendissent parfaitement sur la question du martinet, il n'en était pas de même sur tout le reste. Il y avait certains points sur lesquels se manifestaient chez eux des divergences d'opinions absolument radicales.

La question des plumes, en particulier.

Ah ! voilà une question, par exemple, sur laquelle l'entente amicale me parut longtemps impossible.

La lutte entre les classiques et les romantiques n'a pas été plus intransigeante que la lutte entre les partisans de la plume d'acier et ceux de la plume d'oie.

C'était, comme pour tout le reste et toujours, la bataille entre le progrès et la tradition.

L'ancien régime tenait naturellement à la plume d'oie ; elle était souple, elle était élégante, elle se pliait à toutes les formes, on en faisait ce qu'on voulait. Du reste, elle avait pour elle la consécration des âges et de l'expérience, que pouvait-on désirer de plus ?

La plume d'acier était une dangereuse innovation, quelque chose de contraire à tous les principes reconnus, presque une invention de Satan, comme la vapeur et l'imprimerie.

Les écrivains de nos jours, qui se servent imprudemment de plumes d'acier, même pour écrire les articles les plus orthodoxes, ne peuvent pas se faire une idée de tout ce qu'une pareille hardiesse aurait eu de révolutionnaire à cette époque.

C'est à propos des plumes d'acier que j'ai entendu parler pour la première fois de l'esprit du siècle et des tendances modernes.

Quand vous lisez, dans les journaux bien pensants, ce respectable cliché : " On ne respecte plus rien ! " vous pensez peut-être que c'est du nouveau, jeunes gens. Détrompez-vous : j'ai entendu cela mille fois, il y a plus de cinquante ans, au sujet de la plume d'oie, de la respectable plume d'oie.

Il est vrai que les partisans de la plume d'acier ne se faisaient pas faute de rétorquer sur le même ton, contre ces fossiles, ces rétrogrades, ces encreûtés, à genoux devant la routine, se bouchant les oreilles pour ne pas entendre parler de progrès, et clignant les yeux, comme les chats-huants, devant toute lueur menaçant d'envahir leurs chères ténèbres !

Mais ce qui me surprend le plus, quand je pense à ces détails, c'est de voir comment on finit par s'habituer au danger, à force d'y être exposé.

C'est étonnant !

Ainsi, vous tous, mes compatriotes curés, avocats, médecins, notaires, instituteurs, comptables, teneurs de livres, et surtout vous, chers confrères dans le journalisme, qui vous servez constamment de plumes d'acier comme agent intermédiaire entre votre cerveau et le papier, vous ne vous rendez pas compte des risques que vous courez du matin au soir.

J'en sais quelque chose, moi, pour avoir appris cela tout petit.

Une plume d'acier ! mais songez-y donc, il n'y a rien de plus dangereux.

Au moment où vous y pensez le moins, elle s'accroche dans votre buvard, vous éclate dans les doigts, vous saute aux yeux, et vous voilà borgne. Si vous êtes ambitieux, votre carrière est brisée ; vous ne pouvez plus être proclamé roi que dans le pays des aveugles — un pays qui n'est pas encore découvert. Aucun danger de ce genre avec une plume d'oie !

Mais ce n'est pas tout. Vous avez votre plume à la main, quelqu'un vous pousse le coude, et vous blessez, grièvement pour le moins, votre meilleur ami, votre femme ou votre enfant peut-être, là où la plume d'oie n'aurait pas fait une égratignure.

Vous avez votre plume dans votre poche, vous faites une chute, et vous voilà transpercé de part en part ; on n'a plus qu'à vous porter en terre. Quelle est la plume d'oie qui en ferait autant ?

Avec cela, que la plume d'acier perçait même le parchemin, usait le fond des encierres, donnait des crampes aux doigts, et attirait le " tonnerre ".

On voit cela d'ici : vous êtes en frais de griffonner une épître amoureuse ou de pondre un article sur la conversion de Léo Taxil, par exemple, et tout à coup, bang !... vous voilà foudroyé, raide mort !

Avouez que cela n'est pas folâtre.

Eh bien, dans notre siècle livré à la matière, on ne songe à rien de ces choses. Aussi on en voit de belles !

Un autre article d'école, encore plus oublié, aujourd'hui, que la plume d'oie, c'est le crayon de plomb.

C'était le crayon primitif par excellence, celui-là. Tout ce qu'il y avait de plus simple — une tige de plomb ordinaire effilée par un bout pour écrire, avec un ceillet à l'autre bout pour y passer une chaînette ou une ficelle.

Si la chaînette était bonne ou la ficelle durable, on en avait pour la vie.

Combien de choses plus bêtes que cela durent encore !

LOUIS FRÉCHETTE.

Le fléau des ateliers, ce sont ceux qui trouvent l'outil lourd et le verre léger. — ALPH. DAUDET.

La joie que donne un intérieur soigné, ayant toutes choses classées, retrouvables et utilisées, que ces choses soient en petit ou en grand nombre, est plus complète qu'on ne croit pour tous les hommes, fussent-ils désordonnés eux-mêmes. Il y a là une œuvre qui n'a rien d'inférieur, comme beaucoup de femmes se l'imaginent, et l'une de mes fiertés a toujours été d'être ce qu'on appelle en France : " une femme de ménage. "

— JULIETTE ADAM.